

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (1577) Le modèle animal

Disons donc que sont naturelles à l'homme toutes les choses auxquelles il s'édu-
que et s'accoutume ; mais ce vers quoi la nature simple et non altérée l'appelle,
cela seul lui reste inné. Ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est
l'habitude. Il en va ainsi des plus braves chevaux à qui l'on a coupé la queue qui au
5 début mordent leur frein, puis s'en jouent, et, là où naguère¹ ils ruaient contre la
selle, se parent maintenant sous les harnais et, tout fiers, se pavanent sous l'armure.
Les hommes disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont ainsi vécu. Ils
pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, se laissent persuader par l'exemple, et
instituent eux-mêmes pour longtemps la possession que leurs tyrans ont d'eux. En
10 vérité cependant, les années ne donnent jamais le droit de mal faire, mais accroissent
au contraire l'injustice.

Il s'en trouve toujours quelques-uns, mieux nés que les autres, qui sentent le
poids du joug et ne peuvent se retenir de le secouer ; qui ne se soumettent jamais
à la sujétion et qui toujours, comme Ulysse qui sur mer et sur terre n'avait de cesse
15 de chercher à voir la fumée de sa maison, ne peuvent s'empêcher de penser à leurs
privilèges naturels et de se souvenir de leurs prédécesseurs et de leur premier état.
Ce sont volontiers ceux-là qui, ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se
contentent pas, comme la grossière populace², de voir ce qui est à leurs pieds sans
regarder ni derrière ni devant, mais se remémorent le passé pour juger de l'avenir
20 et mesurer le présent. Ce sont ceux qui, ayant d'eux-mêmes la tête bien faite, l'ont
encore perfectionnée par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entière-
ment perdue et plus de ce monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore
la savourent ; et la servitude les dégoûte, quelle que soit l'apparence qu'on lui donne.

¹ **Naguère** : il y a quelque temps.

² **Populace** : bas peuple.

Le grand Turc³ a bien compris que les livres et la pensée donnent, plus que toute autre chose, aux hommes le sens et l'entendement propices à se reconnaître et haïr la tyrannie. Je veux dire qu'il a sur ses terres peu de gens savants et n'en demande pas. Or, communément, le bon zèle⁴ et l'affection de ceux qui ont gardé, malgré le temps, leur dévotion à la liberté, pour autant qu'il y en ait, demeurent sans effet parce qu'ils ne se fréquentent pas : la liberté de faire, de parler, quasiment de penser leur est tout enlevée sous la tyrannie et ils sont tout seuls en leurs rêves. Ainsi Momos, le dieu moqueur, ne se moqua pas trop quand il trouva à redire chez l'homme que Vulcain avait fait, qu'il ne lui avait pas mis une petite fenêtre au cœur afin que par là on pût voir ses pensées⁵.

3 Grand Turc : sultan de l'Empire ottoman.

4 Zèle : ardeur, dévouement.

5 Vulcain, désireux de faire une créature parfaite, avait réalisé une statue à l'image de l'homme. Momos en critiqua les imperfections en lui reprochant d'être une imitation imparfaite de la nature humaine.